

**ETHIQUE SCIENTIFIQUE ET IDEOLOGIES POLITIQUES
LES RAISONS DU DIALOGUE**

GAMPINE Didace*

RESUME

Les sociétés humaines font de la Science un moyen privilégié de développement. En témoignent les nombreuses sollicitations dont elle est l'objet. Mais, en réalité, cette activité sociale particulière est éminemment idéologique et politique dans la mesure où l'Ethique scientifique soucieuse de rationalité, d'objectivité, de neutralité et d'humanisme est assujettie au politique qui l'organise, assure sa promotion dans la société et utilise ses résultats pour consolider son pouvoir et sa domination. Attitude lourde de conséquences que s'attèle à analyser cet article.

MOTS CLES : science, idéologie, politique, culture, aliénation, dialogue.

**SCIENTIFIC ETHICS AND POLITICAL IDEOLOGIES :
MOTIVES OF DIALOGUE**

ABSTRACT

Human societies use Science as a preferential meium for development. Proofs can be found in the numerous sollicitations it is subjected to. But in fact, this particular social activity is highly ideological and political, in so far as scientific ethics that is concerned about rationality, objectivity, neutrality and humanism is subjected to the body politic that organizes it, insures its promotion in the society and uses its results to reinforce its own power and domination. This article is an attempt to analyse this attitude frought with consequences.

KEY-WORDS : science, ideology, politics, culture, alienation, dialogue.

* *FLASH Université Ouagadougou BP 7021.*

INTRODUCTION

Dans tous les milieux, l'évocation de la Science soulève des débats passionnés et passionnants qui ne sont plus le domaine réservé des scientifiques mais de l'homme qui vit, pense et consomme les produits de la science et de la technique. Ce thème, "*Ethique scientifique et idéologies politiques*", nous interpelle sur les implications de la Science dans un monde en pleine mutation. En effet, au nom d'impératifs sociaux divers, d'intentions nobles et humanistes, des scientifiques tout comme des hommes politiques font de la Science un moyen de perpétuation de leur domination et de leur soif de pouvoir. Disons-le tout net : d'exploit culturel au 17^e siècle, la Science de nos jours, est en passe de devenir un véritable explosif culturel aux conséquences incalculables. Il nous faut situer les responsabilités, car ce décor ne peut laisser indifférent l'homme qui pense et particulièrement la Philosophie dont on sait que l'ambition est la clarification des idées.

Notre réflexion ne s'attaque ni à la Science elle-même, ni aux choix que font les différentes sociétés des disciplines scientifiques. Elle veut critiquer l'utilisation qu'on fait de ces choix et de la Science quand elle se dissout dans la politique sous la forme de problèmes subtils. Tel sera l'objet principal du chapitre II. Mais avant, nous évoquerons dans le chapitre précédent les pouvoirs de l'activité scientifique pour évaluer leur impact inventif socio-culturel et leur puissance.

CHAPITRE I : LES POUVOIRS DES CONCEPTS SCIENTIFIQUES OU LA SCIENCE COMME INVENTION ET POUVOIR

Le pouvoir de la Science, qu'on évoque tant aujourd'hui, se rapporte aux réflexions des penseurs du 17^e siècle. Si ce pouvoir a incontestablement une dimension heuristique bien connue, sa dimension politique voire idéologique est occultée, même si le scientisme (idéologie de la Science des 19^e et 20^e siècles) a été bien théorisé. On entendra par idéologie "un système (possédant sa logique et sa rigueur propres) de représentations (images, mythes, idées ou concepts selon les cas) doué d'une existence et d'un rôle historique au sein d'une société donnée" (ALTHUSSER, 1972). Mais ce système, comme le dit ALTHUSSER (1972) "se distingue de la Science en ce que la fonction pratico-sociale l'emporte en elle sur la fonction théorique (ou fonction de connaissance)" (ALTHUSSER, 1972).

Quelle (s) idée (s) se faisaient les penseurs des temps modernes de ce pouvoir ? Examinons quelques avis. Pour BACON (1974) il consiste à "améliorer le sort de l'homme", c'est-à-dire, à le libérer des contraintes et des contingences, lui procurer davantage de moyens pour vivre dans l'univers ainsi désacralisé. Pour DESCARTES, il consiste à rendre l'homme "maître et possesseur de la nature". Pour la première fois le terme pouvoir apparaît très clairement dans la caractérisation de la Science.

Par ce terme, il ressort non pas la seule satisfaction intellectuelle de comprendre les lois et les mécanismes naturels, mais un phénomène concret de domination de la nature, une conquête en quelque sorte. Point n'est besoin de "psychanalyser" les propos cartésiens. Homme de la méthode c'est-à-dire de l'ordre et du discours vrai, DESCARTES, était à prendre au sérieux.

Ainsi, avec la Science moderne, l'idéal grec d'une connaissance contemplative tombe en désuétude (cf PLATON, *République, Livres IV et VII ; et le Théétète*). Faisant la critique de cette tradition issue de PLATON, BACON (1974) dans le *Novum Organum*, I. (la nouvelle logique), dit ceci : "il faut se garder de permettre à l'entendement de sauter, de voler, pour ainsi dire, des faits particuliers aux axiomes qui en sont les plus éloignés et que j'appellerai généralissimes... Ainsi ce qu'il faut pour ainsi dire attacher à l'entendement, ce ne sont point des ailes, mais au contraire du plomb, un poids qui comprime son essor..." (BACON, 1974).

La Science ne peut découvrir (du grec, *heurisko*) la vérité que si, en plus du bon sens, de la logique inhérente à tout esprit humain, on fait un recours nécessaire à l'expérience. Telle est la première révolution de sens que subit la Science. Cette révolution secréta sa vision du monde, son idéologie. Ainsi, que ce soit BACON, (174) et DESCARTES, au 17e siècle ou les Encyclopédistes DIDEROT, et d'ALEMBERT, COMTE, et POINCARÉ, à leur suite, nous retrouvons, à peu près, la même caractérisation de la Science : une théorisation, une explication, un ensemble de lois universelles.

Dans le *cours de Philosophie positive*, I, 2, COMTE, dit ceci : "Quels que soient les immenses services rendus à l'industrie par les théories scientifiques, quoique, suivant l'énergique expression de BACON (174) la puissance soit nécessairement proportionnée à la connaissance, nous ne devons pas oublier que les sciences ont, avant tout, une destination plus directe et plus élevée, celle de satisfaire au besoin fondamental qu'éprouve notre intelligence de connaître les lois des phénomènes". Et POINCARÉ, d'ajouter : "la recherche de la vérité doit être le but de l'activité des savants".

Ces remarques de BACON (174) à POINCARÉ font ressortir les deux éléments essentiels de la Science : l'invention (découverte des théories) et le pouvoir (puissance, domination). L'invention a fait de la Science une activité neutre, désintéressée dont la principale quête est la vérité et l'objectivité. Son pouvoir en fait une activité redoutable, qui distingue les Etats riches, développés et puissants d'une part, des pauvres, sous développés et faibles d'autre part. Ainsi, invention et pouvoir sont deux questions qui mettent sous tension le problème de l'activité scientifique aujourd'hui. La Science est invention parce que activité productrice de sens, création de nouvelles interrogations et de nouvelles possibilités de mise en relation. La Science est pouvoir parce qu'elle crée des rapports de domination sans cesse plus intenses et plus étendus sur la nature et les sociétés humaines. Dès lors, comment parler de la puissance inventive des sciences sans que celle-ci se mue en justification de son pouvoir ?

Répondre à cette interrogation capitale revient à sonder la nature de la Science. Ce qu'on constate c'est que le dynamisme des concepts scientifiques s'apprécie d'abord à la capacité de ceux-ci de défendre leur prétention à la rationalité ; prétention, car l'activité scientifique serait l'expression privilégiée de la rationalité. Plus ils étaient à la mode et expliquaient des faits nouveaux, plus leur crédit était considérable.

Par exemple, la naissance puis les succès de la psychanalyse, de la sociologie se comprennent et s'expliquent par leur capacité à prendre en charge les phénomènes que des disciplines qui les précédaient ne parvenaient pas à expliquer rationnellement. Leur avènement a été salué avec beaucoup d'enthousiasme et d'espoir, car ces disciplines sont des exemples du triomphe de ceux qui ont osé penser autrement à une certaine période de l'histoire. Elles donnent raison à NIETZSCHE, lorsqu'il dit que : "tout ce qui est décisif ne naît que malgré".

Vu ainsi, le pouvoir des concepts scientifiques a pour effet de créer un savoir rationnel et protocolaire¹. Peu à peu ce savoir a permis une révolution des savoirs primaires, pour aboutir à la maîtrise des lois et à l'intelligibilité des phénomènes.

(1) Par "protocolaire" nous voulons indiquer que l'activité scientifique suppose un certain nombre d'instruments de mesure standardisés, étalonés permettant à n'importe qui (chercheur) n'importe où, de suivre et de reproduire la même opération que celle ayant marqué la naissance d'une théorie nouvelle.

Sous cet éclairage, le pouvoir des concepts et le succès des sciences nous apparaissent comme une lutte permanente contre le retour à un réalisme jugé naïf, intenable, relevant d'une pensée dogmatique pré-critique. Ce réalisme naïf a été combattu par la philosophie, comme obstacle à la connaissance vraie. Les propos suivants suffisent pour nous en convaincre : "les prétentions réalistes de la physique supposent... que rien n'échappe en dernière analyse au pouvoir des concepts fondamentaux. De même, à l'époque où les biologies moléculaires ont affirmé avoir percé, grâce au code génétique, le "secret du vivant", ils pensaient avoir effectivement réuni sous un concept unique la clé de l'organisation vivante et celle de l'évolution. Pour les chimistes et les physico-chimistes "(STENGERS et SCHLANGER, 1989). Comme on le voit, les succès de la Science peuvent conduire les savants eux-mêmes à surestimer leur pratique par l'insertion de catégories conceptuelles qui sont contraires à l'éthique scientifique. Ils ne reviennent à la raison que lorsque l'impuissance de ce qu'ils appellent "un concept fondamental" ou ses limites finissent par être reconnues. Autrement dit, lorsque le "concept fondamental" rencontre des faits nouveaux qu'ils ne parviennent plus à élucider, son degré d'opérationnalité s'estompe. Ainsi, l'idée généralement admise que la Science c'est l'abstraction, doit être nuancée car le caractère abstrait de certaines connaissances scientifiques n'est pas uniquement le résultat d'une pensée abstraite mais est lié à la découverte d'une possibilité d'abstraction propre à tel aspect du réel que les sciences explorent.

Le pouvoir des concepts resterait cependant tout à fait abstrait et fictif s'il n'était pas également mis en relation avec la société. La Science est une construction culturelle de l'esprit qui omet certaines choses et en aborde d'autres. Elle a des repères historiques et politiques et les vérités qu'elle énonce sont influencées par ces repères. Science et culture, à notre sens, ont une base matérialiste qu'il convient de bien mettre en évidence, tout en évitant de tomber dans le dogmatisme.

En tant que manifestation culturelle spécifique, la Science doit prendre appui sur la société globale où se manifestent à la fois des réalités culturelles et matérielles en interaction permanente. Comme on peut le constater, la réflexion philosophique sur la pratique scientifique doit être essentiellement critique. Constat largement repris par STENGERS et SCHLANGER (1989) pour qui "la critique n'est rien si elle ne donne pas de sens à des pratiques qui existent déjà, si elle ne se réfère pas à un possible déjà capable de poser problème, de susciter des histoires" (STENGERS et SCHLANGER, 1989).

Appliquée à l'activité scientifique, cette affirmation fait l'objet de l'épistémologie normative, c'est-à-dire, l'étude des sciences non pas telles qu'elles se font mais telles qu'elles devraient se faire d'après une norme qu'elles mêmes permettent de cerner.

Dans ce cas, l'étude philosophique de la Science réconcilie la philosophie avec sa vocation critique, longuement exprimée et détaillée dans les propos ci-après : "La critique épistémologico-philosophique contribue, il faut le remarquer, à renforcer l'image de la Science dont nous avons décrété le caractère dominant... Car l'idéal de connaissance que définissent tant les descendants de HUME, que ceux de KANT, est un idéal homogène... Mais dès lors que cet idéal est identifié à celui de toute connaissance rationnelle, le fait que telle ou telle démarche scientifique réussisse ou non à s'y conformer autorise un jugement de valeur quant à cette démarche : en droit, toute Science devrait pouvoir atteindre la même "réussite", puisque cette réussite renvoie à la seule rationalité de sa démarche. Si, en fait, certaines échouent, c'est qu'elles sont encore aveuglées par des présupposés, des intérêts, des opinions, de fausses évidences" (STENGERS et SCHLANGER, 1989). Or la Science est une activité sociale particulière dont la naissance et la promotion peuvent être ou ne pas être désirées par la société. Il est normal que, dans l'éventail des disciplines, certaines sociétés choisissent de promouvoir au nom "d'intérêts", de "présupposés" qui leur sont propres, telles disciplines plutôt

que telles autres. Notre conviction étant que ces promotions sont déterminées, en dernière analyse par le politique, c'est-à-dire par l'idéologie (opinions ou fausses évidences). En effet, la Science est quelquefois entachée "d'autre chose" qu'elle-même qu'il convient de "neutraliser" pour redonner à l'activité scientifique son mordant. Cette "autre chose", nous paraît être l'instance idéologique.

CHAPITRE II : LES RAISONS DU DIALOGUE ENTRE SCIENCE ET IDEOLOGIES POLITIQUES

1. Aperçu sur le concept d'idéologie

Ce concept se caractérise par une gamme de définitions, de sens et par une complexité et une ambivalence, à telle enseigne que les hommes de Sciences, les philosophes, les politologues nous offrent le spectacle d'un désaccord sur la définition de l'idéologie, définition qui occupe pourtant une place très importante dans toute entreprise de clarification et de systématisation. A en croire des auteurs - et ils sont très nombreux - on pourrait réunir plusieurs centaines de définitions divergentes comme c'est le cas pour le concept de culture². De plus le concept d'idéologie, infiniment plus politisé que celui de culture, est menacé par le dogmatisme. Dès lors, on comprend toute la sensibilité d'approche de ce concept.

D'un point de vue général, l'idéologie concerne le monde dans lequel vivent les hommes. C'est un système de représentations plus ou moins cohérent situé à la fois du côté de l'imaginaire (utopies, mythes sociaux) et de la réalité (histoire concrète, rapports sociaux). C'est pourquoi à ce niveau, on peut dire que l'idéologie est omniprésente et vise à équilibrer les rapports entre l'homme et lui-même, l'homme et le groupe social (classe, génération, entité, sous-culture, etc.), l'homme et ce qui l'entoure ; l'instance idéologique ici permet d'insérer les hommes dans les activités pratiques et théoriques qui supportent les processus de production (et de reproduction) matérielles ou spirituelles. Elle se rapporte à plusieurs réalités à la fois : d'où son ambivalence, sa complexité.

D'un point de vue particulier, la recherche d'un consensus paraît être plus difficile, tant les définitions sont nombreuses chez les auteurs. MARX, vérifie à lui seul ce fait. Dans les *Manuscrits de 44, le 18 Brumaire, l'idéologie Allemande, le Capital* et la *Contribution à la critique de l'Economie politique*, on perçoit polysémie, ambivalence et ambiguïté du concept d'idéologie. Mais ce qui est constant, c'est l'idée de renversement, de masque (cf les thèmes de la "Camera obscura" dans *l'idéologie Allemande* et de "fétichisme de la marchandise" dans *le Capital*). De plus, l'idéologie renvoie à un fondement inconscient psycho-sociologique, voire psychanalytique. Enfin, elle existe toujours par opposition à d'autres idéologies.

Chez MANNHEIM, (sociologie de la connaissance) auteur de *Idéologie et Utopie* deux définitions sont proposées. Dans la 1^{ère}, elle est perçue et vécue comme une connaissance dénaturée jouant le rôle de masque et imposée de dehors. C'est une tromperie délibérée, un mensonge. Cette perspective fait de l'idéologie le synonyme de discours fallacieux opposé à la Science qui est un discours vrai.

(2) Sur la question voir A. L. KROEBER et C. KLUCKHEHN, in *culture, Critical Review of Concepts and Definitions*. New York, 1952. Voir également l'excellent ouvrage de J. GABEL, *idéologie, Editions Antropos. Paris, 1974 : le concept d'idéologie PP 21 à 75.*

Dans la deuxième, l'idéologie est définie comme oubli. Tantôt comme une pensée consciente (qui tente de s'appliquer à la réalité pour la transformer), tantôt sous sa forme mystifiée (utopie) c'est-à-dire comme une projection irréaliste et idéaliste dans le futur, ou dans le présent. Chez MANNHEIM en définitive idéologie et utopie sont corollaires de fausse conscience, et l'une et l'autre sont "transcendantes à l'être social".

Dans les écrits de LUKACS, et de GOLDMANN, on retrouve une définition de l'idéologie par le thème de la fausse conscience qui semble de ce fait, le thème le plus dominant. Naissant de l'illusion d'autonomie, la fausse conscience chez LUKACS, tend à s'apparenter à une ruse de la raison hégélienne. Chez les deux auteurs (LUKACS et GOLDMANN) l'idéologie est un système de dissimulation du réel, c'est-à-dire un voile.

Au vu de ce qui précède, on peut affirmer avec ANSART, que toute action commune, toute praxis, ne peuvent exister que par un jeu de discours.

Ce discours doit toutefois éviter de prendre un sens défavorable, c'est-à-dire de se transformer en un système dogmatique de vérités absolues et éternelles, au risque de devenir idéologique, utopique. Ce risque mis à part, nous constatons que toutes les structures idéologiques fonctionnent en recherchant le maximum d'efficacité et de légitimité. Elles se projettent puissamment sur le futur et c'est la raison pour laquelle certaines débouchent sur de l'utopie. La Science en tant que vision du monde et système cohérent ne saurait y échapper. Elle se nourrit d'idéologie et peut s'idéologiser dans l'utopie. Dans un texte au titre très expressif : *La Science et les idéologies scientifiques, in Il materialismo storico* (le matérialisme historique) GRAMSCI, affirme que la Science est une catégorie historique; une superstructure, une idéologie. Cette affirmation peut paraître surprenante, mais GRAMSCI, montre dans le cadre de la philosophie de la praxis, qu'aucune science ne se présente comme un pur système d'objectivité, mais qu'elle renvoie à des pratiques, à des techniques, à des hypothèses, bref à un incessant travail de rectifications des connaissances. Suite aux illusions et aux désillusions provoquées par le positivisme outré, et le scientisme, il est bon de réfléchir sur l'avenir de la Science en y indiquant, sans fard, cette part décisive des idéologies politiques.

2. L'Avenir de la Science et de l'Humanité

Comme la Science moderne, la Science contemporaine garde ses caractères fondamentaux (recherche d'une connaissance pure et rationnelle) mais cette rationalité scientifique est en même temps, un problème de rapport de forces, si on considère le lien qui unit cette pratique spécifique à l'ensemble de la société. En effet, dans la société, la Science entretient des rapports étroits avec le pouvoir politique qui en retour, utilise cette science pour consolider ses activités sociales. Dans *les Mots et les Choses*, FOUCAULT, signale bien ce fait capital que le pouvoir (politique) crée du savoir qui en retour renforce le pouvoir. Les progrès accomplis par les sciences et techniques sont dus en partie à cette intervention de l'instance politique qui autorise que telle activité soit promue dans la société. Mais cela ne va pas sans risques, sans conséquences, dans la mesure où toute organisation sociale impose des charges et comporte en même temps des coûts, un prix à payer (cf la théorie de OLSON). L'humanité veut bien bénéficier de l'action de la Science, de ses résultats, mais elle a le sentiment que les contraintes (le prix à payer), sont quelque chose de gênant : la société de consommation en atteste. D'où, la tendance à vouloir bénéficier des avantages sans en payer le prix. Quand on tente d'évaluer l'intervention du politique dans la Science, le constat tend au pessimisme et au désenchantement, la rencontre Science/Politique étant à l'origine de multiples problèmes (effets pervers), tels le chômage et l'aliénation.

Comme le dit si justement THUILLIER, culturellement, il y a un drame qui se tisse sous la rationalisation et la sécularisation de la nature par l'activité scientifique. En effet, quand on accepte totalement toute pensée scientifique, on accepte l'idée que l'univers est désacralisé et, c'est virtuellement accepter sur le plan culturel toute pensée débarrassée de l'animisme. Le poids et la valeur des croyances animistes dans les sociétés africaines en mutation préfigurent des dangers d'une politique de développement scientifique anarchiste c'est-à-dire qui ne serait pas harmonieusement articulée autour des valeurs culturelles et religieuses des populations cibles. Pour toutes ces raisons, il nous faut prendre davantage conscience du fait capital que la Science idéologisée à l'extrême, finit par modifier les hommes qui la font. Elle ne "s'attaque" plus à la nature mais à l'homme lui-même. Par exemple lorsque la Biologie de nos jours expérimente et manipule le génome - dont on veut faire la carte - c'est en quelque sorte à l'être humain qu'elle s'en prend, qu'elle "s'attaque". Pour cela, il faut au préalable que les hommes politiques prennent conscience surtout de la vraie essence de la politique.

Réfléchir sur l'avenir de la science, dans ses conditions, c'est véritablement instaurer une idéologie du doute et de la défiance à l'égard de la science suite aux idéologies du Bonheur et du Salut qu'elle a tenté vainement d'imposer à la conscience humaine et qui n'ont satisfait personne. Les nombreux moyens de destruction que l'homme a inventés inquiètent aujourd'hui la communauté scientifique elle-même.

Le Pr anglais WILKINS, Prix Nobel, estime que les savants assument une lourde responsabilité morale pour avoir inventé une arme capable de s'immiscer dans la politique. Écoutons-le à travers l'ouvrage de (D. LOUJKOV, 1871). "Le potentiel de la science, de même que toute notre vie, peut emprunter deux voies : celle du Bien, et celle du Mal. La vie d'un individu, né pour le Bien, peut être l'incarnation du Mal. La science aussi : prédisposée au Bien, elle peut aller en sens contraire. Tout dépend des hommes qui se servent de ses résultats" (LOUJKOV, 1871). L'inquiétude de WILKINS, est largement partagée par d'éminentes personnalités du monde scientifique et par de nombreux philosophes. Ainsi, EINSTEIN, (1955) mit au point avec B. RUSSELL, une déclaration (la Déclaration D'EINSTEIN - RUSSELL d'avril 1955) pour en appeler à la conscience des gouvernements du monde entier face "à la situation tragique qu'affronte l'humanité"³.

Du côté des philosophes, il subsiste les mêmes inquiétudes face à l'avenir de la Science et de l'humanité. Les tendances qui se dégagent insistent soit sur la redéfinition d'une nouvelle intervention de la politique, soit sur la séparation de la Science et de l'Etat. Pour ce qui est de la première tendance, on imagine difficilement la politique en train de renoncer à cette aide que lui apporte la Science, au nom d'impératifs éthiques, humanistes.

Le pouvoir politique est conscient aujourd'hui que la perpétuation de sa domination passe par la maîtrise de la Science et des hommes de sciences. Aussi n'hésite-t-on pas à investir des sommes considérables dans des projets dont la seule et vraie finalité est de s'assurer le contrôle du pouvoir d'Etat. En réalité l'activité scientifique n'est pas libre ni quant à ses moyens, ni quant à sa destination. Sinon, comment comprendre que, de par le monde, les nombreuses institutions de défense et de promotion des droits de l'homme, l'UNESCO, les organisations pacifistes, etc. n'aient pas réussi à faire entendre leurs voix ? La manipulation idéologique de la science place l'homme dans une situation dilemmatique, rend ses choix difficiles et son existence conflictuelle et dramatique.

(3) Sur cette déclaration, voir : *les cahiers Rationalistes*. n° 150, pages 201, 202. Paris, 1955.

La seconde tendance va de la dénonciation des mythes de la science, à la revendication d'une séparation de la science avec l'Etat. Pour ELLUL (1987) "il a toujours existé une idéologie de la science, c'est-à-dire une certaine façon... de recevoir la science, de l'imaginer, de lui attribuer des qualités, de s'en faire une représentation globale" (JANICAUD et al., 1987). Mais son idéologie actuelle, celle du Salut, est spécifique en ceci que "la science est à la fois capable de Nouveauté *absolue* (souligné par l'auteur) et de régulation d'un univers, ce qui appartenait en propre à la divinité. Et comme toutes les divinités, elle est chargée d'un pouvoir oraculaire, ce n'est plus l'homme qui peut décider et vouloir, il s'en remet à la science bénéfique en laquelle il croit" (JANICAUD et al., 1987). C'est pourquoi il convient de veiller soigneusement à remettre en cause ces représentations qu'on se fait de la science aujourd'hui, en refusant notamment d'en faire le seul recours. Point de vue que partage HABERMAS (1990) si on se réfère au titre très explicite de son ouvrage *La Technique et la Science comme "idéologie"*. La préface très admirable de LADMIRAL, révèle que "le technicisme aboutit à faire en quelque sorte fonctionner le savoir scientifique et plus encore la technique qui en est l'application, *en tant qu'idéologie* (souligné par l'auteur) et à en attendre des solutions pour la totalité des problèmes qui se posent à nous" (HABERMAS, 1990). Dès lors, pour LADMIRAL, la tâche qui incombe à HABERMAS (1990) est claire : "une démystification de la magie... chiffrée dont s'entoure le complexe scientifico-technique" (HABERMAS, 1990). En réalité, ELLUL (1987) et HABERMAS (1990) poursuivent le même but. Sans nier la place qui revient à la science et la technique dans la société, ils font en sorte que leur intervention soit moins déshumanisante, moins aliénante, moins cauchemardesque.

Et pour terminer, évoquons FEYERABEND (1988) chez qui on retrouve la même empreinte idéologique dans la caractérisation de la science. Dans le dernier paragraphe de *Contre la Méthode* (P. 332-349), cette idée d'une science sous tutelle du pouvoir politique (de l'Etat) revient avec insistance. La solution de l'auteur est radicale : la séparation entre l'Etat et la science doit être réalisée, comme ce fut le cas entre l'église et l'Etat. A deux reprises, dans ce paragraphe, il croit bon d'indiquer ceci : "la séparation de l'église et de l'Etat doit avoir pour complément la séparation de l'Etat de la Science. Nous n'avons pas à craindre qu'une telle séparation mène à un écroulement de la technologie" (FEYERABEND, 1988). Un peu plus loin, il ajoute : "la séparation de la science et de l'Etat peut être notre seule chance de vaincre la barbarie forcenée de l'âge technico-scientifique et d'accéder à l'humanité dont nous sommes capables, sans l'avoir jamais pleinement réalisée" (FEYERABEND, 1988).

A vrai dire, ce point de vue de FEYERABEND (1988) comme certains autres, nous paraissent excessifs. Que deviendrait la Science sans une instance directrice et régulatrice de son activité ? Doit-on confier le sort de l'humanité aux seuls hommes de science sans avoir la certitude de leur vertu ? Si l'on cédait à ce penchant, il est à prévoir que les autres activités sociales revendiqueraient, comme la science, leur autonomie et leur indépendance par rapport à l'Etat qui perdrait ainsi sa raison d'être. C'est pourquoi les différentes argumentations gagneraient à mieux repenser le rôle de l'Etat dans la science en indiquant pour chaque société particulière la nature exacte des rapports Science/Politique. Il convient, nous semble-t-il, de "démocratiser" le savoir scientifique, c'est-à-dire, en faire l'affaire de tous les citoyens conscients. Ceux-ci, guidés par l'Etat à travers une politique bien discutée contribueront à instaurer le dialogue combien nécessaire entre les différents groupes sociaux qui consomment les produits scientifiques. Sans aller jusqu'à *vulgariser* la Science - ce qui serait à l'origine d'une nouvelle utopie, car la Science reste malgré tout un savoir spécifique - l'implication du plus grand nombre créera plus de solidarité et dessinera pour la société un nouvel espace d'expression et de liberté.

CONCLUSION

La réflexion sur la science et les idéologies, surtout politiques, est une activité à haut risque, car menacée elle-même d'idéologie. Nous sommes donc conscients de n'y avoir pas échappé. Mais véritablement qui pourrait y prétendre ?

Cette prise de conscience de l'omniprésence de l'idéologie s'est révélée quelquefois bénéfique par les nombreuses mutations de sens apportées aux concepts et aux théories scientifiques, mais également par toutes les transformations notables de notre milieu physique au moyen des artifices de la Technique.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. OUVRAGES GENERAUX

- ALTHUSSER, L., 1972.- Pour Marx. Paris, Maspéro, 300 p.
- BACON, F., Le novum organum.- Extraits, cité par Georges PASCAL, in Les Grands Textes de la Philosophie. Paris, Bordas, 1974.
- BACHELARD, G., 1973.- Le droit de rêver. Paris, Puf, 205 p.
- DURAND, G., 1973.- Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Paris, Bordas, 550 p.
- GABEL, J., 1974.- Idéologies. Paris, Anthropos, 360 p.
- HABERMAS, J., 1990.- La technique et la Science comme "idéologie". Paris, Tel Gallimard, 213p.
- JANICAUD, D. et al., 1987.- Les pouvoirs de la Science. Un siècle de prise de conscience. Paris, Vrin, 300 p.
- LOUJKOV, D., 1987.- L'Homo-Sapiens et la "guerre des étoiles". Moscou, Edition de l'A.P.N., 131 p.
- PRADES, J. et al., 1992.- La technoscience. Paris, l'Harmattan, 282 p.
- ROQUEPLO, P., 1974.- Le partage de savoir. Paris, Le Seuil, 256 p.
- RUYER, R., 1972.- Les Naissances Idéologiques. Paris, Edit. Calmann Lévy, 344 p.
- SCARDIGLI, V., 1992.- Les sens de la technique. Paris, Puf, 275 p.
- SCHLANGER, J., 1983.- L'invention intellectuelle. Paris, Edition FAYARD, 182 p.
- STENGERS, I. et SCHLANGER, J., 1989.- Les concepts scientifiques, Paris, Edit. La découverte, 166 p.
- VADEE, M., 1973.- L'Idéologie. Paris, Puf, 96 p.

II. ARTICLES ET REVUES

Cahiers Rationalistes (les), 1955, n° 150 Paris, pp 200-215.

ELLUL, J., 1987.- Esquisse sur les idéologies de la science, In, les Pouvoirs de la science pp 111-134, Paris, Librairie J VRIN.

EMELIANOV, V., 1986.- Les Réalisations de la science : Progrès ou Catastrophe? Rapport à la II^e Conférence des savants de l'URSS, Moscou 27 Mai 1986.

MORAZE, C. et al.,.- 1979. La Science et les facteurs de l'inégalité. Leçons du passé et espoirs de l'avenir, Paris, UNESCO, 276 p. Voir pp 259-279 : La Science, cette inconnue, de Charles MORAZE.

Les Nouvelles de MOSCOU.- n° 31, MOSCOU, 1986.